

DES RESSOURCES ÉDUCATIVES ET ESTHÉTIQUES DU RÉCIT ANTILLAIS DE JEUNESSE : LE CAS DE COULÉE D'OR D'ERNEST PÉPIN ET DE LES COLÈRES DU VOLCAN DE GISÈLE PINEAU

Edouard Mokwe
Faculté des Arts
Département de français
Université de Buea
Cameroun

Résumé

A côté du roman des faits de civilisation, des fresques historiques et celui de promotion identitaire, le récit de jeunesse occupe une place notable dans la prose antillaise de ces dernières années. Il apparaît comme une prescription d'écriture et un bildungsroman. Coulée d'or (1995) d'Ernest Pépin et Les Colères du volcan (2011) de Gisèle Pineau en constituent deux spécimens, qui mettent en scène « une société de connaissance », au sein de laquelle interagissent apprenants, enseignants et parents, dans le cadre d'une communauté éducative harmonieuse. Les premiers se distinguent par une appétence d'apprentissage nourrie, tandis que les seconds brillent par leur compétence de pédagogues rompus à la transmission des savoirs, savoir-faire et savoir-être. Démarche heuristique proposée par Christophe Parmentier dans son ouvrage intitulé L'Ingénierie de formation – outils et méthodes, l'ingénierie de formation favorise la lecture et l'exploration fructueuses du sens de ces œuvres. D'un côté, à partir de quatre sous-programmes de formation préconisés, à savoir : Comenius, Erasmus, Leonardo da Vinci et Grundvig ; et d'un autre côté, à travers trois types d'évaluations efficaces : formative, normative et sommative. En stylisant l'orientation générale de l'éducation dans leur société, les prosateurs envisagent faire des jeunes Antillais des citoyens équilibrés, qui exercent des métiers utiles, à la fois enracinés dans le biotope et ouverts au monde.
Mots-clés : littérature antillaise, récit de jeunesse, sciences de l'éducation, ingénierie de formation, pédagogie, formation, identité antillaise.

Abstract:

*Caribbean prose, even though characterized by novels on civilization, historical epics and identity valorization, has observed in recent years the strong emergence of youth fiction. It is indeed revealing of man, identity and civilization in the Caribbean and functions as prescription writing and a bildungsroman. Ernest Pépin's *Coulée d'or* (1995) and Gisèle Pineau's *Les Colères du volcan* (2011) are two glaring examples of novels which depict "a learned society" wherein learners and educators interact. The former have a real quest for knowledge, while the later ride on with their skills as top educators specialized in the transfer of knowledge, know-how and life skills. Christophe Parmentier proposes a heuristic approach in his book, *L'Ingénierie de formation – outils et méthodes*, wherein training lays emphasis on reading and effectively grasping the meaning of these novels. Focus is first laid on four sub-training programmes namely: Comenius, Erasmus, Leonardo da Vinci and Grundvig and it later on shifts to three types of effective assessments which are formative, normative and summative. By shaping the general orientation of education in their society, prose writers aim at transforming the young Caribbean into intellectually balanced citizens who commit to meaningful professions and at the same time remain deeply rooted to their environment and open to the world.*
Key-words: Caribbean literature, youth fiction, educational sciences, training, pedagogy, Caribbean identity.

Introduction

Dans *La Tragédie du roi Christophe* (1963), Aimé Césaire fait tenir les propos fondateurs suivants aux personnages de Christophe et de Boyer : « [...] à l'heure actuelle, et au milieu de nos traverses le plus grand besoin de ce pays, de ce peuple qu'il faut protéger, qu'il faut corriger, qu'il faut éduquer, c'est la liberté. » (Acte 1, Scène 1, p. 22).

Ici, chez Césaire, la liberté, aspiration viscérale des peuples, est essentiellement tributaire de la correction et de l'éducation, lesquelles participent de la formation. Ces dernières années, nombre de prosateurs antillais recourent aux récits de jeunesse au sens de cet appel césairien pour la formation des jeunes Antillais. La présente étude veut s'employer à examiner, dans quelques œuvres, d'une part, les ressorts d'éducation, les cadres pédagogiques et les cycles de formation mis en scène ; et

d'autre part, les modalités d'évaluation, la finalité de l'éducation ainsi que diverses problématiques associées à la formation de cette jeunesse. Par ricochet, nous cherchons à montrer que, dans le but d'édifier intellectuellement, physiquement et spirituellement la jeunesse caribéenne, certains écrivains antillais exploitent judicieusement la méthode de l'ingénierie de formation, une démarche qui associe à la fois approche heuristique et stratégie d'encadrement éducatif et professionnel. Pour ce faire, *L'Ingénierie de formation – outils et méthodes*, ouvrage publié en février 2012 par Christophe Parmentier, et d'abord destiné aux entreprises, dirige l'analyse.

En effet, convaincu que la formation est investie d'une fonction stratégique liée à la performance des hommes, l'auteur y propose une discipline globale qui consiste à concevoir un plan de formation par étapes successives, puis à le mettre en œuvre, à le suivre et à l'évaluer en y intégrant l'approche par compétence. Publiés respectivement en 1995 et 2012, *Coulée d'or* d'Ernest Pépin et *Les Colères du volcan* de Gisèle Pineau, qui mettent en scène des jeunes dans un contexte d'apprentissage, tiennent lieu de corpus. Avec *Chemin d'école* (1994) et *A bout d'enfance* (2005) de Patrick Chamoiseau, ou encore *Un papillon dans la cité* (1992) de Gisèle Pineau, ces fictions ressortissent au récit antillais de jeunesse qui, à côté des fresques historiques, du roman des faits de civilisation et de promotion identitaire, a pignon sur rue dans la production antillaise de ces dernières années. Mais en pratique, comment l'ingénierie de formation procède-t-elle dans l'environnement scolaire et l'atmosphère d'apprentissage en exergue dans ces récits ? Et à quelle finalité un tel art formateur et éducatif vise-t-il ?

I. Des ressorts théoriques de l'analyse

Le Petit Larousse Illustré (1991) définit l'ingénierie comme l'étude d'un projet industriel sous tous ses aspects techniques, économiques, financiers, monétaires et sociaux, nécessitant un travail de plusieurs équipes de spécialistes. La métaphore industrielle que nous empruntons ici s'applique bien au récit antillais de jeunesse au regard de son art tout particulier. Car, sous cette facette, l'ingénierie consiste à élaborer le plan de transmission des connaissances, des savoir-faire et des savoir-être nécessaires à l'exercice d'un métier. Par étapes successives et dans des conditions données, ce processus tient compte des différents acteurs qui y interviennent. Il s'agit ensuite de mettre en œuvre ledit plan, puis de le suivre et de l'évaluer.

Concrètement, en matière d'encadrement de la jeunesse, l'ingénierie de formation contribue à l'acquisition, non seulement de l'instruction et des compétences qui assurent un salaire, mais de surcroît, d'une culture aussi bien scientifique et technique qu'artistique. Voilà pourquoi G. Le Boterf (Parmentier, 2) considère qu'il s'agit d'un ensemble coordonné d'activités de conception d'un dispositif de formation : cursus ou cycle de formation, centre de formation, plan de formation, centre de ressources éducatives, sessions ou stages.

Dans son livre au titre éponyme, sur lequel nous nous appuyerons essentiellement, Christophe Parmentier orchestre l'ingénierie de formation sous l'aspect d'une stratégie pédagogique qui combine, d'un côté, quatre cadres majeurs de formation. A savoir : *Comenius*, *Erasmus*, *Leonardo da Vinci* et *Grundvig*. D'un autre côté, trois modalités principales d'évaluation y entrent en jeu : l'évaluation normative, celle formative et celle sommative. Le dispositif ainsi décrit, fondement théorique de cette analyse, agit sur l'esprit, la formation et l'avenir des jeunes enrôlés dans l'action et la chaîne éducatives, autant qu'il suscite un questionnement sur les options précises d'éducation envisagée. En fait, en débouchant sur le triptyque connaissance-performance-compétence, l'ingénierie de formation confère au corpus une envergure de *bildungsromans*.

Premier élément dudit corpus, *Coulée d'or* déroule l'histoire, en dix-sept chapitres dotés chacun d'un titre, d'un personnage, Ernest, qui relate sa propre formation. Le récit restitue alors sa trajectoire qui se situe au carrefour de deux mondes. Le premier, traditionnel, exhibe et rehausse des valeurs culturelles de la Guadeloupe profonde : le lien familial vital, la langue créole, le rhum, « manmandlo » et nombre d'autres faits de société prégnants. Dans cet environnement aux traits de cocon chaleureux, les grands-parents du héros, Nannine et Réache, l'initient, en même temps que ses congénères Rosan, Josia, Guy-Claude et Thérèse-Megzo, à plusieurs activités rustiques : mouler le café, puiser de l'eau à la rivière, etc. Le deuxième monde en scène est celui moderne des parents,

dont le père s'avère la figure emblématique. Nourri de culture française, ce directeur d'école du bourg Saint-François inspire une crainte pieuse en raison de son autorité intellectuelle, de sa force de caractère et de sa stature physique imposante. Promoteur et garant de nombreuses recommandations liées à la bonne éducation, ce pilier de l'encadrement des jeunes a réussi à transformer la grande misère scolaire de la commune de Saint-François, à Pointe-à-Pitre, en un nouveau collège inauguré en grande pompe. Rien d'entonnant donc qu'au terme de l'œuvre, son fils Ernest, produit du système éducatif rénové, excelle par de précieuses qualités intellectuelles et humaines.

Pour ce qui concerne la deuxième œuvre du corpus, *Les Colères du volcan*, sa trame comprend dix chapitres. Elle renferme le récit de Cynthia, une jeune Guadeloupéenne de douze ans qui vient de réussir son entrée en classe de sixième dans un collège appelé « Paquebot », à Pointe-à-Pitre. Et parce qu'elle n'est pas naturellement investie de généreuses ressources intellectuelles, la jeune élève bénéficie de la sollicitude d'une ligue de formateurs qui s'efforcent de la propulser vers l'excellence. Ce sont : ses parents, Laura et David ses aînés, Père Francis âgé de 71 ans, et tout le collège d'enseignants du « paquebot ». Ceux-ci se répartissent pour ainsi dire les rôles pour lui prodiguer une éducation réussie. Ainsi, pendant que sa mère la galvanise moralement, Père Francis assure son ancrage dans le réel socioculturel, géographique et historique guadeloupéen. De son côté, le professeur d'anglais, John Douglas, qui fait figure de héraut du credo antillais de la nécessaire affirmation de soi, lui inculque la pensée de l'ancrage dans le biotope natal, celle de l'ouverture aux autres Iles et continents, ainsi que la nécessité de la flexibilité professionnelle sur le marché du travail.

Riche des apports de ses multiples formateurs, Cynthia opte, en fin de compte, pour le métier de journaliste qu'elle choisit à dessein pour rendre plus visible les Iles minuscules de la Caraïbe. En quête d'autonomie, elle établit un parallèle entre le sentiment de désaffection de sa mère à son égard et la colère de la Soufrière, volcan dont l'éruption a poussé des milliers d'habitants de l'île de Montserrat à l'exil. Elle se persuade qu'autant que celle du volcan, la colère humaine, ardente, impétueuse et pernicieuse, peut gravement détruire l'homme. Alors pour y échapper, tout jeune Antillais doit être bien éduqué.

155

En fait, récits d'éducation et d'apprentissage, ces deux œuvres présentent le processus de maturation intellectuelle, spirituelle et affective d'Ernest et de Cynthia, leurs personnages centraux respectifs, depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte. Par opposition à certains écrits considérés comme simple divertissement, plaisir, imagination ou fuite du réel, ces récits se veulent quant à eux autant de ressources morales, intellectuelles et d'auxiliaires pédagogiques forts édifiants. Dès lors, il y a lieu de chercher à appréhender comment les quatre cadres pédagogiques associés à l'ingénierie de formation s'y incarnent.

II. Des cadres de formation

Elaborée comme une prescription d'écriture, la trame de *Coulée d'or* et celle de *Les Colères du volcan* s'apparentent à « une société de connaissance » (Parmentier, 173) au sein de laquelle interagissent apprenants, formateurs et parents. Dans ce contexte, le fil d'Ariane se noue autour d'une génération de programmes communautaires dont la priorité consiste à contribuer, par l'éducation et la formation, tout au long de la vie, non seulement à l'émancipation et l'épanouissement des jeunes, mais plus globalement au développement de la communauté depuis le plus jeune âge jusqu'à la fin de la vie. Et au premier plan des deux textes du corpus se trouvent, précisément, les deux personnages principaux, à savoir, Ernest et Cynthia. Dans leur processus de formation, le tout premier sous-programme où ils s'enrôlent s'appelle *Comenius*.

Si l'on en croit Christophe Parmentier (p.173), *Comenius* s'attache à la formation préscolaire et scolaire dès le plus jeune âge [crèche et maternelle] jusqu'à la fin de l'adolescence [collège et lycée] (p.173). A la lecture du corpus, une remarque capitale se dégage relativement à ce cycle. En effet, qu'elle soit individualisée ou en groupe, face-à-face ou en temps différé, la formation met en situation trois types d'acteurs sociaux : les apprenants, leurs parents, ainsi que les formateurs, tous partenaires de l'acte éducatif et de la communauté éducative (Bietry et al, 79). De la sorte, dans *Coulée d'or*, Ernest, apprenant, jouit d'emblée, avant même de franchir le seuil de la maison familiale, d'un encadrement personnalisé, qui est l'œuvre à la fois de M. le directeur d'école, son père, et celle de sa mère

qui le soumet régulièrement à l'épreuve d'orthographe. Ce suivi parental, qui semble impérieux pour Pépin et Pineau, éveille en lui la fascination et l'obsession d'être le meilleur de sa génération, autant qu'il l'imprègne de rigueur et de discipline. Ainsi conforté, il vit obnubilé par l'étude parce qu'il tient à atteindre son objectif, ainsi qu'il le témoigne volontiers : « Je contractai la rage de lire, de tout lire, de lire matin, midi et soir [...]. La vie avait mon orgueil d'être le premier de la classe. Je m'éclatais à en pleurer si j'étais second et les yeux de mon père devenaient franchement mauvais si j'étais troisième. Être quatrième c'était rentrer au bain ! » (*Coulée* : 209-214).

De même, un groupe de filles et de garçons se trouvent au cœur de l'apprentissage dans *Les Colères du volcan*. Ils ont pour noms : Cynthia, Nelly, Gladys, Marianne, Franky, tous âgés de douze ans. Véritable épreuve d'effort, leur cheminement fait de l'œuvre comme un plein feu sur les compétences par eux acquises à l'école primaire, et aussi sur les activités pédagogiques au cycle d'éveil. Pour leur suivi efficient, Pineau prépose, outre des parents qui se consacrent sans répit à la tâche, un groupe de professeurs qualifiés. Dans le cadre de l'ingénierie de formation, Christophe Parmentier donne ces dévoués commis de la pédagogie pour un corps de professionnels structuré et parfaitement reconnu, appelé « responsables-formation » (Parmentier, 17). Les œuvres combinent par conséquent de nombreuses descriptions de leur personnalité, de même qu'elles montrent que le dévouement de ces professionnels bonifie la qualité des liens affectifs avec les apprenants. Voici, par exemple, un aspect de l'état des rapports enseignants-apprenants présenté par Cynthia et ses camarades :

« Parmi les professeurs, John était vraiment notre préféré. Il ne faisait rien comme les autres et nous lui en étions reconnaissants. Avec le prof de français, la fête battait son plein. En sciences de la vie et de la terre, avec Monsieur Biraut, nous étions tenus d'apprendre nos leçons sur le bout des doigts ; il convoquait les parents à la moindre incartade. En histoire et géographie, nous avions Mademoiselle Françoise Duplessis. Elle arrivait dans nos cœurs en seconde position après Mister John Douglas. Elle corrigeait nos devoirs en bronzant sur la plage. Notre prof de maths, Madame Michelle Fangeart, était Martiniquaise. Elle nous appelait par nos noms de famille. Quant au prof d'EPS, Monsieur Garan, que tous les collégiens appelaient « Misyé Gaga », il attendait sa retraite. » (*Les Colères* : 28)

Dans ce rapport, des expressions telles que « notre préféré », « reconnaissants », « nous appelait par nos noms de famille » ou encore « Misyé Gaga » indiquent éloquemment la complicité tissée dans cette classe entre les apprenants et leurs enseignants. C'est la preuve que ces enseignants mettent un point d'honneur à stimuler la convivialité dans leurs interactions avec les pupilles. Dans ce même registre du savoir-être galvaniseur, et dans *Coulée d'or* cette fois-ci, Monsieur le directeur est présenté comme un homme de conviction dont toute l'énergie passe au service de son école. C'est que, professionnel du savoir et du savoir-faire au quotidien, il met en œuvre, d'une part, « la fonction enseignement » (Bietry et al, 36), qui lui fait acquérir les connaissances et les savoir-faire nécessaires pour concevoir, contrôler et faire évoluer les situations d'apprentissage et d'enseignement. D'autre part, il valorise « la fonction communication » (Bietry et al, 37), qui lui donne pouvoir de s'ouvrir à son environnement immédiat, à la société guadeloupéenne en général et aussi à son temps. Il fait ainsi de sa profession « un métier de contact et de relations » (Bietry et al, 37). De fait, du point de vue des acteurs impliqués dans l'entreprise d'éducation, se situent d'une part des préadolescents mus par une appétence qui les engage à s'imprégner des trésors intellectuels, des qualités humaines et des compétences techniques indispensables à leur accomplissement et, d'autre part, un groupe de divers éducateurs comprenant des parents attachants et des enseignants chevronnés, tous pédagogues dévoués en état d'assumer l'animation socio-éducative, culturelle et pédagogique.

Outre le contexte éducatif chaleureux ainsi évoqué et l'interaction conviviale des apprenants et leurs formateurs, qui stimulent l'étude, l'analyse du cadre *Comenius* prend aussi en compte, à en croire Parmentier, la configuration même des structures scolaires où s'opère la transmission des savoirs. Dans ce registre, dans *Coulée d'or*, si Monsieur le directeur est paré d'une auréole prestigieuse par ses concitoyens, c'est surtout parce qu'en plus des effectifs adéquats en 6^e et 5^e et d'un groupe d'enseignants qualifiés dont il se dote, il a livré une bataille acharnée pour la construction d'un collège, que les habitants de Saint-François considèrent comme « sa pyramide d'Égypte, sa cathédrale et son royaume » (p.208). Ceci pourrait traduire l'idée que, pour nos prosateurs antillais, un bon pédagogue devrait être capable de bâtir aussi bien les esprits des apprenants que les cadres éducatifs appropriés. Dans ce même domaine infrastructurel, la trame de *Les Colères du volcan* met

en valeur un grand bâtiment fonctionnel, qui englobe à la fois le collège et le lycée. Cet ensemble, appelé « flambant paquebot » (p. 21), comporte non seulement de multiples salles de classes, mais de surcroît, une riche bibliothèque. Voici concrètement un aperçu des salles de classe offert par le texte :

« Vu[es]de l'extérieur, les salles de classe n'étaient pas des palaces. A côté de cartes de géographie, couvrant mal la peinture des murs qui s'écaillait par plaques jaunâtres, s'affichaient les chefs-d'œuvre en péril des élèves qui nous avaient précédés. Dessins ici, poèmes là, règles de grammaire à gauche, tables de multiplication à droite. Les pupitres étaient quant à eux lardés de coups de compas, maculés d'écrits au stylo et de taches d'encre de diverses couleurs. »(Les Colères : p. 21).

L'impression de désordre qui filigrane la description ainsi montrée de la salle de classe correspond, à bien des égards, à celle de l'école dans *Coulée d'or* bien avant sa refondation. Mais à la vérité, elle n'est rien moins qu'une preuve de l'extrême sollicitude de tous ces auxiliaires pédagogiques à l'égard des occupants des lieux. D'un autre point de vue, creuset où se forment les destins et se transfèrent les lumières, cet environnement scolaire favorise la convivialité, humanise ses occupants, et de ce fait, socialise les rapports non seulement entre apprenants, mais également, avec leurs formateurs. Aussi, l'œuvre rehausse-t-elle, avec éclat, l'influence positive de la formation dispensée. En clair, sous le rapport du cycle *Comenius*, l'école, dans *Coulée d'or* et *Les Colères du volcan*, présente les traits d'une communauté euphorique caractérisée par un processus efficient d'acquisition des compétences fondamentales par les apprenants, une dévotion totale des familles pour la formation de leurs progénitures, une efficacité stimulante des enseignants, toutes choses qui aboutissent à un agréable réseau interactionnel.

Erasmus tient lieu de 2^e sous-programme de formation visible dans le parcours éducatif des jeunes Antillais. Il « s'attache à la formation dans l'enseignement supérieur [université et école du supérieur], de même qu'à la formation professionnelle du supérieur » (Parmentier, 173). Dans les écrits analysés, il ressortit pour l'essentiel à la formation des formateurs. Les enseignants des lycées et des collèges en sont les concernés. Leurs spécialités, diverses, prennent en compte : le français, l'anglais, les SVT, l'histoire, la géographie, l'EPS.

157

Erasmus confère une incontestable et constructive ouverture d'esprit aux éducateurs qui accèdent à ce degré de connaissance. Et c'est justement pour exalter cette catégorie professionnelle que celle-ci est désignée par « enseignants qualifiés » (p. 207) dans *Coulée d'or*. Dans la même veine, Cynthia fait l'éloge de son professeur d'anglais, dont les capacités prodigieuses font des émules parmi les jeunes esprits dans *Les Colères du volcan*. L'extrait suivant de son curriculum vitae persuade de son charisme attachant, de son aura prestigieuse ainsi que du rayonnement de ses savoir-faire et savoir-être :

« Né à Saint-Kitts, il avait vécu deux ans en Haïti pendant son enfance. Ensuite, il avait fait ses études à la Jamaïque [...]. Puis, il avait travaillé en tant qu'interprète à Sainte-Lucie, journaliste à Trinidad, et guide touristique à la Barbade. Il avait piloté un avion à Nevis et ouvert un salon de coiffure à Belize. Un peu musicien, il jouait de la batterie. Il avait tenté de créer une radio indépendante à Curaçao et de gérer une galerie de peinture à Grenade[...] Il avait appris le français à la Martinique. » (Les Colères : 23-24)

Ce rapport de Cynthia induit évidemment plusieurs qualités propres aux enseignants issus du cycle *d'Erasmus*, dont les plus en vue sont, outre la compétence, la flexibilité professionnelle et la souplesse d'esprit, autant de dispositions et d'aptitudes que les auteurs veulent toujours promouvoir. Et c'est précisément cette richesse professionnelle qui rapproche Erasmus de *Léonardo da Vinci*, troisième pilier du cursus associé à l'ingénierie de formation.

Léonardo da Vinci s'attache à l'enseignement et la formation professionnelle en dehors du supérieur (Parmentier, 173). Il répond donc aux besoins concrets en matière d'apprentissage et de formation. Les établissements et les organisations à travers lesquels ce programme est offert délivrent le CAP, le Bac professionnel, etc. Seulement, dans les récits, ce cursus, parent pauvre, n'est malheureusement ni affaire d'associations, ni celle d'entreprises, encore moins d'organismes d'orientation. Bien plutôt, c'est l'apanage de quelques audacieuses initiatives individuelles. Par exemple, dans *Les Colères du volcan*, Père Francis se révèle un ingénieux promoteur de ce domaine. Propriétaire d'un atelier, il excelle dans la fabrication d'objets d'utilité, à l'instar des charrettes efficaces pour la récolte

des cannes à sucre. En plusieurs séances d'explications qu'il tient régulièrement dans son atelier fait de tôles raccommodées, qu'il nomme pompeusement « le garage » (p. 10), il initie généreusement Cynthia aux rouages de cette machine. Cynthia présente d'ailleurs ainsi le laborieux vieillard à l'œuvre : « Il dépoussiérait la charrette, en nettoyait le plancher, astiquait les ridelles, graissait les fers, induisait les roues de cire. Ces roues avaient été fabriquées par un charron qui confiait la tâche à des apprentis sans métier juste pour faire du profit. » (Les Colères : 10).

Ce rapport invite instamment le lecteur, l'apprenti et le formateur à l'application et au soin rigoureux dans les ateliers de fabrication d'objets techniques. De ce fait, on peut dire qu'impulsée par une relation vivante, dynamique et participative des acteurs enrôlés, *Léonardo da Vinci* a partie liée avec les activités techniques et manuelles dans le corpus. Seulement, à la vérité, on a le sentiment tenace, lorsqu'on lit plus attentivement le corpus, que cet ordre d'enseignement, déjà marginal, paraît de surcroît destiné aux fils de pauvres ou aux enfants considérés par leurs parents comme moins doués, à l'instar de Cynthia encore en classe de 6^{ème}. C'est pourquoi une certaine naïveté anti-prométhéenne collective fait que l'élève-technicien est parfois sous-estimé au même titre que les structures chargées de sa formation. Les écrivains semblent par conséquent dénoncer ce mépris commun de la technique parce qu'il entretient malheureusement le retard économique et technologique de la société antillaise.

De fait, pour les auteurs, l'esprit qui doit animer la formation de l'élève-technicien guadeloupéen se décline en trois concepts : d'abord, la simplicité, qui implique qu'on évite une surcharge inutile de l'apprenant. Ensuite, la souplesse, du fait que cette formation évite la rupture brutale avec les autres ordres d'enseignement et réalités de la vie. Enfin la spécialisation, dont l'objectif ressortit au souci de s'adapter et de répondre davantage aux réalités particulières ainsi qu'aux besoins concrets et urgents de notre époque. Aussi la combinaison des trois principes engage-t-elle concrètement les jeunes à la pratique, sans complexe, de tous les métiers, et plus particulièrement encore des petits métiers qui, non seulement les enrichissent d'expérience professionnelle, mais en outre, contribuent à les autonomiser à travers un gain d'argent de poche. Cynthia se livre ainsi qu'il suit à un inventaire desdits petits métiers lucratifs, lorsqu'elle évoque : « Le lavage des pare-brise à la station essence [...], le nettoyage de voitures, les gardes de bébés, le repassage, le ramassage des feuilles mortes, les ménages, les courses pour les voisins.... » (Les Colères : 57).

158

Cela dit, le quatrième sous-programme de l'ingénierie de formation préconisé par Christophe Parmentier se rapporte à *Grundvig*. Ce champ « est spécifiquement dédié à toutes les autres formes de formation des adultes » (Parmentier, 173). Il intègre donc les responsables de la formation professionnelle aux niveaux local, régional et national. Qu'en est-il dans le corpus ? Bien que ne présentant guère de structures spécialisées dans ce domaine, le corpus promeut néanmoins deux dimensions essentielles de l'esprit *Grundvig*, qu'illustrent clairement l'attitude et les choix de certains personnages.

D'un côté, la formation continue. En effet, pour Gisèle Pineau comme pour Ernest Pépin, en matière d'apprentissage, il ne faut point se borner, ni à un métier, ni à un âge exclusif d'initiation. La formation doit rester un objectif permanent, une aspiration ouverte à tout métier utile, et envisageable à tout âge. Voilà pourquoi, sous l'impulsion du vice-rectorat et de Monsieur le directeur, dans *Coulée d'or*, de nombreux « instructeurs débutants » (p. 207) deviennent, au gré des séminaires et des recyclages, des « enseignants qualifiés » (p. 101). De même, dans *Les Colères du volcan*, John Douglas explique et fait ainsi l'apologie de cet élan qui le caractérise si bien : « Je ne suis pas devenu prof... C'est un moment de ma vie. Une expérience... Je suis un voyageur. Je ne sais pas encore où je serai l'année prochaine. » (Les Colères : 101). Avec une disposition d'esprit identique, le père de Cynthia a été coupeur de cannes à sucre, vendeur de tissus et peintre en bâtiment, avant de se retrouver pompiste dans une station d'essence à Pointe-à-Pitre. Ayant discerné que ce dernier métier lui plaisait bien, il est devenu gérant d'une station Shell, convaincu que « les gens de bonne volonté finissent par réussir. » (p. 32).

D'un autre côté, *Grundvig* trouve un terrain d'application à travers le voyage d'immersion linguistique auprès des locuteurs naturels, lorsqu'on apprend une langue, comme c'est encore le cas dans l'œuvre de Gisèle Pineau. Initié dans le texte par le personnage de John Douglas, ce voyage d'immersion donne pouvoir aux élèves guadeloupéens, qui sont francophones, non seulement d'ap-

profondir leur anglais, mais aussi de se familiariser avec les réalités historiques, géographiques, humaines et culturelles de l'île anglophone voisine de Montserrat. C'est que, d'accord avec Edouard Limbos (1989,66), la romancière entreprend ainsi de montrer qu'il est nécessaire de placer les apprenants d'une langue dans une situation où ils peuvent découvrir par eux-mêmes ce qu'il est utile de savoir. Autrement dit, le pédagogue doit « faire découvrir plutôt qu'enseigner ou instruire » (Limbos, 66,67), offrant par là-même à l'apprenant de réaliser des expériences diverses, et face aux problèmes, de conceptualiser les paramètres et les axes de solutions.

On le voit, en vulgarisant les quatre sous-programmes, cycles ou cadres de formation ainsi analysés, les prosateurs antillais cherchent à traduire, par le biais de l'art, l'orientation nationale de l'éducation fixée par les autorités. On discerne, dans cette stylisation de la transmission des savoirs, savoir-faire et savoir-être, que l'éducation a pour mission générale la formation de l'enfant en vue de son épanouissement intellectuel, physique, civique et moral. Elle vise par ailleurs son insertion harmonieuse aussi bien dans la société antillaise que dans la communauté planétaire mondialisée, en prenant en compte les facteurs économiques, socioculturels, politiques et moraux. A ce stade de l'étude, il y a lieu de se demander de quel impact sont les quatre leviers de l'activité d'apprentissage abordés, et quelles stratégies pédagogiques se décèlent à travers le projet éducatif ainsi échafaudé.

III. De l'évaluation et de l'orientation générale de l'éducation

En ingénierie de formation, l'évaluation permet de mesurer l'impact des actions d'apprentissage sur la performance des apprenants ou de l'entreprise. Axée sur des stratégies correctrices, à chaque étape du processus de formation, elle donne lieu à la vérification que le message passe sans anicroche. C'est pourquoi Christophe Parmentier soutient qu'évaluer, c'est se donner les moyens de témoigner et de prouver que les objectifs impartis sont atteints (p210). Dans cette optique, la matrice qui structure l'évaluation prend en compte les pré-requis, les objectifs pédagogiques, les attentes et les acquis tour à tour avant, pendant, à la fin et après la formation. Il en résulte la typologie suivante : l'évaluation normative, qui compare la performance des apprenants ; l'évaluation formative, qui guide et oriente l'apprenant dans sa demande de formation ; et l'évaluation sommative qui intervient en bilan, de manière à aboutir à la certification (Parmentier, 239-240).

Concrètement, dans les récits, l'évaluation normative est rendue visible à travers le constat de bonification intellectuelle de certains jeunes, qui passent pour ainsi dire de la médiocrité à l'excellence. Prenons le cas de Cynthia. Dès l'abord du récit, sa mère reconnaît ainsi son niveau plutôt faible : « Tu sais bien qu'il faut préparer ton entrée en sixième, Cynthia. Tu as déjà un an de retard et tu passes de justesse. » (*Les Colères* : 7). Pour remédier à son retard, elle entreprend des devoirs de vacance, applique les exhortations de sa mère à l'effort soutenu ainsi que les directives de David et Laura, ses aînés, à l'étude au jour la journée. Au bout du compte, l'efficiency de son labeur, honnêtement reconnue par sa mère, lui vaut des éloges : « Tu as bien travaillé pendant les vacances, Cynthia. Tu as maintenant un bon niveau et même de l'avance en anglais (...). Je suis vraiment fière toi. Tes professeurs sont contents de ton travail. Meilleure élève en anglais ! Si tu continues sur ta lancée tu pourras faire quelque chose de ta vie. » (*Les Colères*, 21, 22, 31-32).

En clair donc, au regard de ce témoignage, et sous le rapport de l'évaluation normative, la formation prodiguée au jeune antillais par sa famille et ses enseignants réussit à lui procurer un confort intellectuel incontestable. Ce succès induit, par ricochet, celui des séances d'évaluation formative régulièrement effectuées en classe sous la direction des enseignants. Rappelons que, formative, donc remédiatrice, elle s'articule autour des difficultés rencontrées par les apprenants en classe et procède soit d'un remodelage du projet pédagogique initial, soit d'une mise sur pied de séquences didactiques. Dans tous les cas, il en résulte toujours des stratégies pour aplanir ou surmonter les obstacles qui freinent l'atteinte des objectifs pédagogiques, intermédiaires ou spécifiques. Par exemple, au chapitre 3 du récit de Cynthia, Mademoiselle Duplessis, le professeur d'histoire, entrevoit précisément des ajustements de cette nature. Ils ressortent manifestement du rapport suivant de la narratrice : « Au premier cours, on avait Madame Fangeart, la prof de maths. Après, nous avons eu histoire avec Mademoiselle Duplessis. Elle avait discuté avec notre prof d'anglais, et ils avaient convenu qu'elle ajouterait un peu d'histoire de la Caraïbe à notre programme scolaire du deuxième trimestre. » (*Les*

Colères : 39)

Selon ce rapport, en histoire, les ajustements ainsi envisagés traduisent un profond souci d'ancrage du programme scolaire dans la civilisation antillaise. D'un autre point de vue, et dans la logique de Christophe Parmentier, à côté de celles normative et formative déjà abordées, l'évaluation sommative prend inévitablement place. Elle permet de vérifier si l'apprenant a acquis l'ensemble des connaissances théoriques, méthodologiques ou pratiques visées par la formation (p. 239). Même si le corpus n'en décrit guère concrètement la passation, elle y figure comme une réalité sous-jacente. Car, plusieurs indices éloquentes apportent la preuve de la certification des apprenants : l'appétence satise faite, le passage en classe supérieure, les espoirs et attentes parentaux comblés. Dans le cas de Cynthia par exemple, le succès de l'évaluation sommative est attesté dans le récit à travers son passage de l'école primaire à la classe de 6^e, et plus tard, son orientation vers l'apprentissage du journalisme à Lille en France. Tous ces progrès sont subséquents aux acquis antérieurs incontestables.

A la vérité, positif, le contrôle de l'acquisition, de la construction et de la transmission des compétences intellectuelles et techniques envisagées dans le cadre des cycles de formation précédemment analysés ajoute foi à l'idée de l'efficacité et de l'efficience des activités d'apprentissage. Alors, qu'elle soit systématique, c'est-à-dire à la suite de toute intervention ponctuelle de l'enseignant, ou alors spontanée, c'est-à-dire à la suite de circonstances favorables, cette évaluation est une opération absolument essentielle (Limbos, 70). Car des apprenants qui ne sont pas évalués régulièrement n'ont pas l'occasion de rendre compte de ce qu'ils vivent ou ressentent. Au vu de ceci, et au crible des trois stratégies d'évaluation que nous venons d'aborder, on peut dire des actions pédagogiques entreprises qu'elles sont satisfaisantes. Surtout que, sous le prisme du canon de l'ingénierie de formation appliqué ici, il se dégage aussi des textes comme un questionnement sur l'orientation générale de l'éducation.

En tant qu'« activité d'analyse, d'anticipation et de projection dans quelque domaine que ce soit » (Parmentier, 2), l'ingénierie de formation questionne les fondements de l'orientation de l'éducation. Dans ce cadre antillais marqué par la quête d'identité et le devoir d'auto-affirmation, les récits soulèvent une problématique profonde et diverse : de quoi les jeunes antillais ont-ils besoin pour être à la fois enracinés dans la réalité caribéenne et ouverts au monde ? A quelle stratégie recourir : la formation achevée ou celle continue ? Quelle didactique efficace pour l'apprentissage des langues ? Quel doit être l'apport de la famille dans la formation du jeune antillais ? Et quelle finalité l'éducation doit-elle concrètement poursuivre aux Antilles ?

L'orientation des personnages et les tendances idéologiques marquées dans le corpus en informent sur le projet éducatif de Pépin et de Pineau qui sont du reste, l'un enseignant à la base, et l'autre infirmière psychiatrique. Les choix opérés par certains de leurs personnages montrent que c'est sur le principe de l'initiation préalable et impérieuse à la géographie physique, humaine, à l'histoire et à la civilisation de la Caraïbe que se fonde l'ancrage culturel. Sous ce rapport, la figure du Père Francis, dans *Les Colères du volcan*, fait office d'emblème de cette exigence vitale. Il réussit d'ailleurs à en persuader Cynthia. Car, non seulement il lui offre généreusement et régulièrement toutes sortes de fruits de son jardin créole, mais encore, il lui serine, comme à tout autre autour de lui, sa profonde et intime langueur de traverser, à 71 ans, la mer pour découvrir l'île de Montserrat avant la mort. Il titille par ailleurs la curiosité de la pupille sur le genre de nègres qui occupent cette île anglophone, de même sur la couleur exacte de leur peau, sur celle du sable des plages et aussi sur l'intensité de l'ardeur du volcan Soufrière dans les deux îles voisines.

Pareillement, la personnalité et la vision du personnage de John Douglas exhalent la même fascination obsessionnelle du terroir antillais. Sa conviction intime est que l'ancrage dans le terroir et la maîtrise de l'identité antillaise précèdent l'ouverture au monde. Aussi, l'explique-t-il ainsi :

« C'est comme si tu ne t'intéressais pas aux terriens, que tu n'accordais d'importance qu'aux extraterrestres, aux aliens. J'ai fait quelques grands voyages à travers le monde, en Europe, en Afrique et en Amérique. J'aime communiquer, rencontrer des gens, entendre de nouvelles langues... Mais je ne crois pas qu'un habitant d'une île minuscule des Caraïbes soit moins intéressant qu'un New - Yorkais ou qu'un Parisien, n'est-ce pas ?... » (Les Colères : 25,26).

De ces observations se discerne la fierté antillaise de se trouver au carrefour du monde et de

l'histoire. Pas étonnant alors que dans *Coulée d'or*, Nannine et Réache engagent fermement Ernest, leur petit-fils, à l'écoute de la langue prémonitoire des plantes et des oiseaux, à l'imprégnation des valeurs traditionnelles d'hospitalité et de courtoisie, ainsi qu'à la maîtrise de la langue créole parlée au cours des veillées de contes. En fin de compte les récits articulent bien des stratégies de formation précises pour la jeunesse antillaise.

Elles ont pour noms : les devoirs de vacances, la fréquentation des bibliothèques, les voyages et rencontres collectives. Cet éventail d'activités éducatives a d'abord le don d'ouvrir les yeux des jeunes guadeloupéens sur la Caraïbe. Ensuite, il leur offre d'apprendre à tendre une main amicale aux autres Iles sœurs pour les connaître. Enfin, il promet chez eux l'aptitude à l'apprentissage de nouvelles langues. Il en résulte un esprit d'humilité qui prédispose les uns et les autres, non seulement à la formation continue, mais aussi à l'acceptation des métiers de moindre valeur, tels que : garder les enfants, laver les voitures, tondre la pelouse, faire réviser les enfants d'un niveau inférieur, etc. Dans ce contexte, quelle didactique des langues les récits préconisent-ils ?

Les Colères du volcan expose deux démarches. La première, suggérée par le personnage de Miss Stacy Kentucky de la ville de Plymouth à Montserrat, tient à un emploi intensif et rigoureusement absolu de l'anglais par l'apprenant. Ce dernier encourt même une sérieuse flagellation au cas où sa prononciation écorche le mot. Cependant, ouverte, cette pédagogue se réjouit en même temps de recevoir « un french de la Caraïbe » (p.50). La deuxième approche quant à elle consiste, dans un premier-temps fort, à insérer des items en anglais dans le français, puis dans un second mouvement, à effectuer le séjour d'immersion linguistique en zone anglophone. Promu par John Douglas, le voyage d'immersion à Montserrat a contribué à ouvrir l'esprit des jeunes à la conscience de l'effort à faire ainsi qu'aux nuances caractéristiques de la Caraïbe. C'est ce que Cynthia témoigne volontiers lorsqu'elle indique : « En Guadeloupe, j'avais parfois eu l'impression de parler anglais couramment parce que j'étais la meilleure de ma classe. Face à Shirley, je me rendais soudain compte que cette langue étrangère était comme une immense forêt vierge, impénétrable. » (*Les Colères* : 71)

161

La réflexion de Cynthia soulève la question de la finalité de toutes ces stratégies d'apprentissage. Heureusement, les trésors d'investissement pédagogique aboutissent à une bonification intellectuelle, culturelle, spirituelle, professionnelle et affective des apprenants. Pour preuve, sur les plans intellectuel et culturel, Cynthia et ses camarades parviennent non seulement à un savoir scolaire nécessaire et utile, mais par-dessus le marché, à la connaissance du biotope insulaire. Concomitamment, ils s'ouvrent aussi au monde. Archétype du jeune Antillais sous ce rapport, la narratrice déclare : « Moi, j'avais des amis en Guadeloupe et Montserrat. J'avais un copain. J'étais sûre de passer en cinquième avec les encouragements de mes professeurs. Je parlais créole, anglais et français... et j'étais capable de me coiffer toute seule. » (*Les Colères* : 93)

Sur le plan purement professionnel, l'ingénierie donne lieu ici au choix et à l'apprentissage d'un métier. Par exemple, dans *Coulée d'or*, fort de sa lecture des œuvres de Sartres, Malraux, Steinbeck, Hemingway, Alphonse Daudet et de Victor Hugo, Ernest, amoureux des livres, embrasse le métier d'écrivain. Aussi s'exclame-t-il : « un jour, j'en étais sûr, j'allais écrire ! » (p. 212). Quant à Cynthia, galvanisée par le patriotisme antillais, elle veut devenir journaliste, pour n'avoir de cesse de parler des petits pays qui sont représentés par un point minuscule sur les cartes de géographie (p. 125). A l'évidence, il y a là une noble quête d'autonomie qu'elle énonce ainsi fièrement au nom de la jeunesse antillaise : « Dans mon esprit, les pensées arrivaient par vagues. La peur tentait habilement de se frayer un chemin, mais je l'écartais en me disant : « Tu dois être courageuse, Cynthia ! Tu ne dois pas avoir peur ! Tu dois affronter ton destin, Cynthia ! Tu vas devenir journaliste, contre vents et marées ! » (*Les Colères* : 129).

A la vérité, on dirait que Pépin et Pineau veulent inscrire la finalité de l'action éducative ou de formation mise en scène dans leurs œuvres dans le cadre d'un projet éducatif, où elles se décomposent en objectifs mesurables, à plus ou moins long terme. Le projet éducatif se concrétise en projet pédagogique, qui comprend les moyens à utiliser pour atteindre les objectifs et la finalité. Voilà pourquoi, engagé dans ce créneau efficient, Ernest et Cynthia parviennent à devenir, le premier écrivain, et le second, journaliste. Aussi, vus sous cet angle, les récits de jeunesse apparaissent-ils ici comme une voix et une voie éducatives.

IV. Des récits de jeunesse comme une voix et une voie éducatives

Du latin « educare », le terme « éducation » réfère étymologiquement au fait de conduire un être non social à devenir social (Cherkaoui, 3). Ce processus est particulièrement commun à l'encadrement de la jeunesse. Aussi, impliqués dans cette précieuse, exaltante et vitale mission, les auteurs des récits de jeunesse apparaissent-ils comme des voix éducatives ou autorités de formation, et leurs œuvres comme de précieuses voies ou canaux d'enseignement ou de formation.

D'une part, ce sont des voix éducatives, car, en entreprenant de diffuser la vérité ainsi que les valeurs antillaises et humaines au public-cible que constitue la jeunesse, Ernest Pépin, Gisèle Pineau, Patrick Chamoiseau, etc., se mettent dans une posture de bâtisseurs de l'intellect et de l'esprit des jeunes. Ils veulent, de ce fait même, contribuer au développement des talents, des aptitudes et aussi de la mémoire antillaise chez leurs jeunes compatriotes garants de l'avenir. En fait, ils s'ingénient à engager leurs jeunes lecteurs à entreprendre une excellente qualification ou formation professionnelle, qui aboutisse à l'exercice d'un métier. Voilà pourquoi, encadrés par une fine crème d'éducateurs qui leur ont prodigué le meilleur d'eux-mêmes, les personnages d'Ernest et de Cynthia ont pu se sentir motivés de choisir aussi deux métiers stratégiques : écrivain pour le premier, et journaliste pour la seconde, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut. Il y a donc là un éloge de la professionnalisation, schéma de pensée ainsi clairement promu par les auteurs du mouvement de la Créolité, lorsqu'ils écrivent :

« L'écrivain est un renifleur d'existence. Plus que tout autre, il a pour vocation d'identifier ce qui, dans notre quotidien, détermine les comportements et structure l'imaginaire.[...] Et l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. Les romanciers dessinent la carte de l'existence, en découvrant telle ou telle possibilité humaine. » (Berbabé, 39,66)

162

D'autre part, les récits de jeunesse peuvent être assimilés à des voies ou canaux d'enseignement et d'éducation au regard de leur caractère initiatique, ainsi que de l'atmosphère ou l'ambiance d'apprentissage qui y prévalent. En effet, *Coulée d'or* et *Les Colères du volcan* reconstituent un environnement formel et informel d'éducation et de formation, composé d'apprenants, d'enseignants, d'administrateurs scolaires et de parents. Par ailleurs, l'encadrement à l'atelier par Père Francis participe du même souci de formation pratique, autant que la promotion du voyage d'immersion linguistique qu'effectuent les jeunes dans *Les Colères*. En fait, ce sont autant de stratégies qui font de ces récits de jeunesse de véritables tribunes de promotion, d'orientation et de formation professionnelle. Et tout ceci est en parfaite congruence avec l'orientation de l'écriture romanesque dans la Caraïbe, au regard du rôle prééminent assigné au roman par exemple par certains auteurs, parmi lesquels Jacques Stephen Alexis ainsi cité par Gérard Barthlémy : « Le roman est le genre littéraire le plus important de notre temps. C'est particulièrement dans le roman qu'il importe de montrer ce que nous sommes... » (Barthlémy, 9)

On le voit donc, usant de l'ingénierie, les prosateurs antillais en arrivent à restituer fierté, dignité et espoir aux jeunes gens, dont Raphaël Confiant s'est aussi fait, en son temps, porte-parole dans une lettre adressée à Aimé Césaire (Antilla, No. 19, 1^{er} juin 1982). Il y articule que la jeunesse antillaise ne veut plus être cette « nation de cancre » que cherchait à redresser le Roi Christophe comme un maître d'école brandissant la fêrle (Confiant, 334). En se laissant former par leurs parents et leurs enseignants, ces apprenants adhèrent à l'idée de progrès et d'évolution vers une qualification toujours plus affinée et une amélioration de leur condition.

Conclusion

Tout compte fait, initialement conçue pour la formation en entreprise, l'ingénierie de formation s'applique ici harmonieusement à la littérature. Axée sur un plan de formation par étapes successives, et sanctionnée par une évaluation édifiante, qui intègre l'approche par compétence, cette démarche heuristique rend intelligible le récit de jeunesse antillais. Car, que ce soit *Coulée d'or* ou *Les Colères du volcan*, l'un et l'autre mettent en avant des jeunes initialement inexpérimentés dans tous les domaines, mais au bout du compte cultivés, assagis et professionnellement orientés du fait

d'expériences fructueuses essaimés tout au long du parcours. Leurs parents et leurs enseignants s'investissent sans compter pour leur réussite.

Dans les cas de Cynthia, Nelly Gladys et Marianne, tous personnages dans *Les Colères du volcan*, l'enrichissement intellectuel se couronne par un voyage à l'île voisine de Montserrat. L'immersion linguistique ainsi effectuée devient le symbole d'un cheminement intérieur, intellectuel et sentimental, par lequel ils parviennent à réaliser l'idéal d'éducation et de culture énoncé par Aimé Césaire dans *La Tragédie du Roi Christophe*, et également relayé, ainsi qu'il suit, par Jean Bernabé, Raphaël Confiant et Patrick Chamoiseau :

« Réapprendre à visualiser nos profondeurs. Réapprendre à regarder positivement ce qui palpète autour de nous. La vision intérieure défait d'abord la vieille imagerie française qui tapisse, et nous restitue à nous-mêmes en une mosaïque renouvelée par l'autonomie de ses éléments, leur invisibilité (...) c'est-à-dire une liberté. » (Eloge de la Créolité, 24).

A la manière de *Les Années d'apprentissage de Wilhem Meister* (huit volumes, 1795-1796) de Goethe ou de *Candide* (1759) de Voltaire, les directives qu'ils renferment font donc des récits de jeunesse antillais des *bildungsromans*, où les expériences formatrices procurent autonomie et sens du devoir. Alors, sous le couvert de l'ingénierie, les prosateurs antillais réussissent à styliser et à proposer l'orientation générale suivante de l'éducation aux Antilles : la formation de citoyens enracinés dans leur culture, mais ouverts au monde et profondément respectueux de la civilisation antillaise ainsi que de la dignité humaine. Le postulat de base définit que tout être humain est capable de se modifier, de se changer, quels que soient son âge, son milieu ou son origine. Il doit pouvoir se former, s'il le désire, pour acquérir des connaissances, effectuer des découvertes, à son rythme, et à n'importe quel stade de son évolution, de son éducation ou de son existence. Pour tout zélateur de la culture antillaise, ces vérités découvrent forcément des facettes de l'homme et de l'identité dans la Caraïbe.

Bibliographie

- BARTHLEMY, Gérard. 1998. *La République haïtienne-Etat des lieux et perspectives*, Paris, Karthala.
- BENAC, Henri. 1998. *Guide des idées littéraires*, Paris, Hachette.
- BERNABÉ, Jean et al. 1989. *Eloge de la Créolité*, Paris, Gallimard.
- BIETRY, M. C. et FROMAGEAU, Michel. 1992. *Le professeur de collège et de lycée*, Paris, Nathan.
- Bildungsroman*. 2009, Encarta, Microsoft.
- CÉSAIRE, Aimé. 1963. *La Tragédie du Roi Christophe*, Paris, Présence africaine.
- CHAMOISEAU, Patrick. 1994. *Chemin d'école*, Paris, Gallimard.
- CHAMOISEAU, Patrick. 2006a. *A bout d'enfance*, Paris, Gallimard.
- CHERKAOUI, M. 1996. *Sociologie de l'éducation*, Paris, PUF.
- CONFIAANT, Raphaël. 2006a. *Aimé Césaire - Une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Ecriture.
- CONFIAANT, Raphaël. 2006b. « Lettre d'un homme de trente ans à Aimé Césaire, par Raphaël Confiant ». *Aimé Césaire - Une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Ecriture.
- 2006c. « Manifeste de la jeunesse de la Martinique ». *Aimé Césaire- Une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Ecriture.
- LIMBOS, Edouard. 1983. *La formation des animateurs de groupes de jeunes*, Paris, ESF Editeur.
- Loi n° 98/004 du 14 avril 1998 d'orientation de l'éducation au Cameroun.
- PARMENTIER, Christophe. 2012. *L'ingénierie de formation*, Paris, Eyrolles.
- PÉPIN, Ernest. 1995. *Coulée d'or*, Paris, Gallimard.
- PINEAU, Gisèle. 1992. *Un papillon dans la cité*, Paris, Sépia.
- PINEAU, Gisèle. 2011. *Les Colères du Volcan*, Paris, Dapper Jeunesse.